

musique

OPÉRA

Gluck : Orfeo ed Euridice

Un amour d'enfer

L'opéra de Gluck « Orfeo ed Euridice », interprété dans sa version originale de 1762 par Les Musiciens du Louvre Grenoble sous la direction de Marc Minkowski dans une mise en scène d'Ivan Alexandre, marque le retour d'un opéra en version scénique à la MC2 après des années d'absence.

Ivan ALEXANDRE et Pierre-André WEITZ, qui signent respectivement la mise en scène et la scénographie, ont évité de tomber dans quelque transposition « contemporaine » du mythe antique. Il n'y a donc aucun hiatus ni transgression entre l'œuvre telle qu'on la connaît et cette production d'une évidente lisibilité. L'esthétisme des couleurs (noir, blanc, or et bronze), l'équilibre des formes (cadres en enfilade suggérant rigueur et profondeur), la subtilité des éclairages (théâtre d'ombres chinoises), tout concourt à accompagner le drame en y apportant un commentaire plus personnalisé. Les idées originales ne manquent pas : Eurydice meurt non d'une piqûre de serpent mais empoisonnée par un bouquet de roses dont, comme dans la vieille chanson anti-royaliste, « la senteur a fait mourir marquise ». Il s'ensuit un jeté de fleurs digne d'une des plus belles pages chorales de BERLIOZ dans *Roméo et Juliette*. Au dernier acte, une vision onirique du cosmos accompagne un final heureux où la terre va rejoindre les épaules d'un nouvel Atlas...

Dans ce jeu qui se situe aux frontières de la vie et de la mort, le lien est créé par l'omniprésence allégorique de La Mort, per-

sonnage traité ici au masculin dans l'interprétation muette mais étrangement suggestive du comédien Uli KIRSCH.

Dans cet écrin de luxuriants artifices, la musique de GLUCK s'épanouit avec aisance. On devine que Marc MINKOWSKI entretient une réelle complicité avec ce compositeur, lui aussi à la frontière, celle du baroque et du classicisme. Dans la fosse, l'orchestre des MDLG respecte les multiples couleurs de l'orchestration avec vivacité et homogénéité. Le Chœur de chambre du Palau de la Musica, impressionnant de précision, participe de cette ordonnance classique voulue par le metteur en scène : installés tels les spectateurs de leur propre dramaturgie dans des loges superposées, les chanteurs, dont les voix sont mêlées sans qu'aucun pupitre ne soit identifiable, font bloc et sonnent comme le chœur antique souhaité par GLUCK. Inoubliable, leur *pianissimo* doublé par les cornets lorsque les furies gardant l'enfer s'apaisent pour laisser entrer Orphée. Des rôles chantés, l'Amour est le moins attachant, en petit friponnet travesti et agité auquel Ana QUINTANS prête une bien jolie voix. La malheureuse Eurydice, présente sur scène dès l'ouverture, ne chante

qu'au bout de quarante minutes : et c'est avec la voix touchante et flexible de Camilla TILLING que le drame parvient à la plus haute émotion. Quant à Orphée, il occupe lui aussi la scène tout au long de l'opéra : rôle difficile et exigeant dans lequel l'interprète doit nuancer une grande variété d'affects et d'émotions. Le choix d'un falsettiste s'impose dans cette version créée à l'origine pour le castrat GUADAGNI, car Orphée est bien un homme. Bejun MEHTA possède une présence et une musicalité indéniables. Son chant soutenu et d'une rare puissance, ses aigus d'une exceptionnelle retenue, son *rubato* modéré et son art presque romantique du *legato* font oublier une certaine indifférence au malheur dont il dit être accablé. Formidables techniciens, les contre-ténors de la nouvelle génération semblent peiner à retrouver l'art d'un James BOWMAN qui savait faire couler un vallan de larmes au fond du moindre *lamento*. Côté réjouissances, le final réunit tous les acteurs autour d'une gavotte jubilatoire, tandis que le chœur voit ses dernières mesures reprises à la harpe seule, symbole universel du chant d'Orphée.

Gilles Mathivet

